

*Un Ennemi du peuple* a fait une grande carrière en Belgique. Or, en dehors d'une longue série à la Rose des vents à Villeneuve d'Ascq, le spectacle n'a pas tourné à l'étranger. Je crois qu'il aurait certainement pu le faire... Ça m'aurait permis d'orienter ma carrière en France, mais ça n'a pas eu lieu. C'est suite à ce spectacle que la proposition m'a été faite de présenter ma candidature à la Métaphore avec Didier Thibaut, et nous avons été très près d'y arriver...

Il y a eu aussi à ce moment une petite rupture avec quelqu'un qui a été très important et très proche de moi durant les années National, c'est Yannic Mancel puisque lui accompagnait Stuart Seide à la Métaphore (rebaptisé Théâtre du Nord).

B. D. : À part *Un Ennemi du peuple*, d'autres de tes spectacles ont-ils tourné à l'étranger ?

L. W. : *Les Bonnes* et *En attendant Godot*, qui s'est joué un mois à Montréal. En Belgique, la plupart ont beaucoup tourné. Une collaboration très intense s'est établie avec l'équipe du Théâtre. Quand m'est venu l'idée de poser ma candidature à la direction du Théâtre National, c'était aussi par rapport à cette équipe. Je la connaissais très bien et je croyais pouvoir être en mesure de l'animer. Il y a eu des liens très forts, avec des techniciens notamment. Cette fidélité est toujours présente, je la ressens encore aujourd'hui.

B. D. : Il y a eu aussi les projets d'ouverture, *Les Ambassadeurs de l'ombre* et *Rupe*, le projet yougoslave, qui doivent faire partie de tes meilleurs souvenirs du Théâtre National...

L. W. : Oui, c'est notamment le cas des premières représentations des *Ambassadeurs de l'ombre*. Et tout ce processus des répétitions ouvertes (comme ce fut le cas pour *Sainte-Jeanne*). Lors des dernières représentations de *Sainte-Jeanne*, les spectateurs se levaient et chantaient l'Internationale !

B. D. : Oui, je me rappelle. C'est un phénomène assez curieux que l'on a pu voir aussi lors des représentations de *La Mère* dans la mise en scène de Jacques Delcuverrie, pourtant très historiciste, en hommage à la mise en scène originale de Brecht. Il y avait des salles de jeunes qui prenaient parti avec un regard aiguisé de « rapports de classes »...

L. W. : L'expérience de la création des *Ambassadeurs de l'ombre* a été très positive pour les équipes du théâtre. On a répété tout le mois d'août. Il a fallu inventer d'autres modes de fonctionnement. On vivait dans une sorte de folie générale... Pour la première fois, le théâtre a dû prendre en charge toute une série de problèmes (personnels, sociaux) auxquels on n'a pas l'habitude d'être confrontés... Le résultat concret : un jeune issu de ces familles du quart-monde qui réalisaient le spectacle est à présent engagé comme électro dans l'équipe du Théâtre National...

Autre souvenir intense : lors de la première générale publique d'*Un Ennemi du peuple*, qui s'est passé au moment de la grève des enseignants, il m'a semblé qu'on touchait quelque chose de fort. Il y a eu comme une appropriation du spectacle en fonction de ce que les spectateurs vivaient dans leur quotidien...

Les répétitions publiques ont été des expériences majeures. Ce n'était pas par souci de recherche de public, les salles étaient pleines, c'était pour arriver à briser une certaine homogénéité du public... Il fallait que le débat puisse se passer aussi dans une diversité des publics. Il y avait la volonté de bousculer l'institution qui était d'ailleurs aussi demandeuse de cette expérience...

Philippe reste quelqu'un qui a été tout à fait essentiel pour moi. Sans lui, sa fidélité et sa confiance, y compris quand les projets étaient risqués (je pense à *Salomé*), mon trajet de metteur en scène n'aurait pas connu cette visibilité qu'il a permise...



François Beukelaers et des acteurs de Sarajevo dans *Trous / Rupe / Gaten - Quand nous n'étions pas alignés*, création collective, mise en scène Lorent Wanson. Belgrade, saison 2004-2005.